

LE
Congrès historique et archéologique belge
de Tournai
(5-8 AOÛT 1895)

Chaque année, depuis 1885, les Sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique se réunissent en un Congrès, auquel elles conviennent un certain nombre de Sociétés savantes des Etats voisins, France, Pays-Bas, Luxembourg et Allemagne. Tournai a été désigné en 1895 comme siège de ce Congrès, dont la Société historique et littéraire de cette ville avait pris la direction, faisant coïncider cette réunion avec le cinquantième anniversaire de sa fondation. Le succès a été considérable : plus de six cents membres s'étaient fait inscrire et dans ce nombre la France comptait près de cent délégués.

Tous n'ont pas répondu à l'appel; mais cependant les principales visites et excursions ont compris près de deux cent cinquante personnes, et il a fallu toute l'habileté de M. Eugène Soil, secrétaire général du Congrès, pour organiser des excursions que le grand nombre d'adhérents semblait à première vue rendre impossibles.

La Société historique de Compiègne y était représentée par un moins grand nombre de membres que d'habitude, M. le président Sorel

qui avait été désigné comme son délégué ayant été retenu au dernier moment par ses fonctions, ainsi que M. Raymond Chevallier. Deux membres titulaires (MM. le comte de Marsy et Charles Leman) ont par suite seuls pris part au Congrès, mais à côté d'eux, se trouvaient plusieurs correspondants français et belges de la Société. MM. Léon Germain, le comte Charles Lair, Charles Lucas, l'abbé Marsaux et Joseph Depoin ; Henri Hymans, Fernand Donnet, le lieutenant-général Wauwermans, Francart et Saintenoy.

La ville de Tournai est une des plus anciennes et des plus intéressantes de la Belgique et les liens qui, pendant tant de siècles ont uni la vieille cité de Childéric à la France étaient un attrait de plus dans cette circonstance.

Tournai, nous devons l'ajouter, a même eu, à de fréquentes reprises, des rapports avec Compiègne et ses environs et nous en rappellerons ici quelques-uns, ainsi que nous l'avons fait dans une des séances du Congrès.

Sans remonter à l'époque mérovingienne où nous verrions souvent nos premiers rois partager leur temps entre leurs résidences de Compiègne et de Tournai, ni même au temps de l'invasion des Normands où les chanoines de Tournai vinrent chercher un refuge à Noyon, nous voyons en 1200 Philippe-Auguste permettant à l'évêque, au chapitre, aux prévôts, aux jurés et à la commune de Tournai de suivre les coutumes de Senlis, qui ont toujours été en vigueur à Compiègne, ville qui n'eut jamais de coutumes particulières.

Lors du célèbre tournoi donné en 1238, par saint Louis, à l'occasion du mariage de son frère le comte d'Artois, de nombreux seigneurs du Hainaut et de Flandre vinrent prendre part à ces fêtes où nous rencontrons notamment les seigneurs d'Artoing et de Mortagne.

La vieille han cloke, placée dans le beffroi de

Tournai, porte le même nom que la cloche qui, depuis près de six cents ans, annonce aux Compiègnois les fêtes officielles et dont la voix se fait entendre aussi pour les avertir des incendies.

Toutes deux, cloches municipales, elles sont signées de ces célèbres fondeurs arlésiens qui, pendant deux siècles, ont parcouru, la règle à la main, le nord de la France, la Belgique et l'Allemagne, laissant partout, de la Normandie aux bords du Rhin, des traces de leur passage et popularisant le nom de Croisilles. C'est en 1392 qu'un Guillaume de Croisilles fonde à Tournai, la ban cloke, le vigneron et le timbre. C'est en 1303 qu'un autre Guillaume, le grand-père sans doute de celui-ci, inscrit sur la cloche de Compiègne les vers bien connus :

† *Ban cloke sui moi fist on faire
Au tems Foukart Harèl le Maire :
L'an mil CCC et III : de ki ;
Maîtres fut Gills de Bliki :
Il et Guillaumes de Croisilles :
Ci tient à clous et à Terilles.
A mon nom la ville s'ahume :
Pour là nécessité commune :*

Au xiv^e siècle, comme aujourd'hui, Tournai conviait Compiègne à ses fêtes et en 1331, sept courants avec trois bannières répondaient à l'appel de la société bourgeoise des Trente et un Rois de Tournai, à côté des représentants de Paris, de Senlis, de Saint-Quentin, d'Amiens, etc.

Quelques uns portaient des noms qui figurent avec honneur dans nos annales municipales, notamment Jacques Lescrivent et Cordelier Poulet. Ce dernier, que nos sociétés de gymnastique et d'escrime pourraient prendre comme patron, s'était fait une réputation méritée dans ces carrousels et nous le voyons

aussi prendre part à des joutes données à Rouen sous Philippe-le-Bel.

Un siècle plus tard, les arbalétriers de Tournai, répondant à l'appel de Charles VII, se rendaient en 1441, à côté de ceux de Compiègne au siège de Pontoise et s'y conduisaient de manière à mériter les félicitations du roi.

Si nous quittons Compiègne pour parcourir les environs, nous avons à quelques lieues de nous Noyon, dont les évêques, depuis saint Eloi, furent pendant plusieurs siècles les mêmes que ceux de Tournai et en souvenir de ce double épiscopat qui ne prit fin qu'au milieu du x^e siècle, l'évêché de Noyon a placé sur le champ fleurdelisé de ses armes, deux crosses accolées.

Plus près de nous encore, à Saint-Amand de Machumont, nous trouvons un prieuré dépendant de la riche et puissante abbaye de Saint-Martin de Tournai, dont l'abbé Gordière a retracé à l'aide de documents recueillis aux archives de Tournai une histoire qui s'étend de la fin du x^e siècle à la Révolution.

Tels sont les souvenirs que j'ai résumés à la hâte, engageant à leur tour nos confrères tournaisiens à venir visiter les bords de l'Oise, en manifestant l'espoir qu'à leur départ, ils répèteraient, eux aussi, ces mots devenus classiques :

Oncques ne vient à Compiègne
Qui volontiers ne revienne.

Je ne puis entrer dans le détail des séances du Congrès, pendant lesquelles dans trois sections ont été agitées tour à tour des questions d'archéologie préhistorique, d'histoire, d'archéologie et de beaux-arts. Qu'il me suffise de dire que toutes ont été bien remplies et qu'à côté de problèmes locaux, on a soulevé de grandes et importantes questions, notamment sur l'origine de l'architecture romane et de

l'architecture gothique, sur l'influence tour-
naisienne dans les arts, etc.

M. Cons, professeur à la Faculté de lettres de Lille, délégué du ministre de l'Instruction publique de France, a donné une conférence fort intéressante sur l'extension de la langue picarde au moyen âge ; M. le docteur Carton, médecin major du 19^e chasseurs à Lille, nous a entretenus des fouilles fort importantes poursuivies par lui depuis plusieurs années, en Tunisie où il a découvert diverses localités qui lui ont fourni par centaines des inscriptions phéniciennes et romaines. M. de Monne-
cove nous a conduit sur les voies romaines qui partent de Bavai et a donné d'excellents préceptes pour en effectuer la recherche à l'aide de certains noms de lieux. MM. Cloquet, Destrée, Soil et Saintenoy nous ont parlé des monuments et des artistes de Tournai.

La visite des monuments de Tournai a pris la plus grande partie de notre temps et cela était justice, car il est peu de villes offrant un nombre aussi considérable d'édifices de tout genre et de toute époque.

Grâce à un excellent guide rédigé par M. Eugène Soil, nous avons pu les étudier dans les plus grands détails et arriver devant eux munis de tous les renseignements nécessaires pour en connaître l'origine et la destination.

« Quatre époques, nous dit-il, semblent avoir laissé leur empreinte particulière dans l'histoire archéologique de la Ville.

L'époque romaine représentée par les nombreux cimetières — la période romane à laquelle appartiennent la cathédrale, les églises de Saint-Quentin, Saint-Piat, Saint-Brice, les maisons romanes de la rue Barre-Saint-Brice, de nombreuses cryptes et la seconde enceinte fortifiée — la période gothique qui fut féconde en monuments religieux, civils et militaires de haute valeur, tels, par exemple, que le beffroi, le pont des Trous et la tour d'Henri VIII,

qui vit briller les arts et les grandes industries artistiques, sculpture sur pierre, gravure sur cuivre, tapisserie, faïence et porcelaine — le xviii^e siècle, enfin, où la cité fut riche par le commerce ; où les ordres religieux en se multipliant donnèrent naissance à de nombreuses constructions, où la ville se transforma et se modernisa d'une manière complète, sous les archiducs Albert et Isabelle d'abord et plus encore après la conquête française de 1667.

Le mauvais temps a, par moments, contrarié les excursions, au nombre de deux, mais les congressistes ne se découragent jamais et malgré la pluie, le mercredi, ils pataugeaient bravement dès le matin sur le champ de bataille de Fontenoy, écoutant sous leur parapluie, le récit technique et cependant très imagé que leur faisait M. Hecq, capitaine aux grenadiers, de la journée du 11 mai 1745 où après une lutte acharnée qui peut être considérée comme une des pages les plus chevaleresques de l'histoire militaire, l'armée française que commandait le maréchal de Saxe, en présence de Louis XV, défit les alliés anglais et hollandais qui avaient à leur tête le duc de Cumberland, second fils du roi d'Angleterre.

De Fontenoy on gagne Antoing, où un second groupe vient par le chemin de fer renforcer le premier.

Le château d'Antoing, propriété du prince Charles de Ligne comprend un donjon contemporain de Pierrefonds, aujourd'hui presque entièrement engagé dans des constructions modernes, une belle enceinte fortifiée, dont l'entrée est garnie d'un ouvrage avancé et dans une tour, une petite chapelle, dans laquelle depuis la construction d'une nouvelle église, on a réuni un certain nombre de monuments funéraires fort remarquables des familles de Melun et de Ligne, dont le plus im-

portant est le mausolée de Florent de Ligne et de sa femme Louise de Lorraine, avec leurs effigies agenouillées. Après une courte visite à la nouvelle église d'Antoing, nous regagnons la gare et remontons en chemin de fer pour aller voir Belœil, but principal de notre excursion.

En descendant du train, nous nous précipitons dans l'hôtel qui s'est engagé à nous fournir deux cent quarante déjeuners. Aussi, y a-t-il des tables partout, en haut, en bas ; les craintes que nous éprouvions de mourir de faim ne se réalisent pas heureusement et dès que chacun a réussi à conquérir le libre usage de ses bras, les plats et les bouteilles ne font que paraître et disparaître. Le clairon sonne, car nous avons amené pour nous rallier deux artilleurs de la garde civique, et nous nous dirigeons par groupes vers le château et le parc que Mgr le prince de Ligne a bien voulu nous autoriser à visiter et où il a accueilli avec la plus grande amabilité les membres du bureau qui lui ont été présentés par M. le comte de Nédonchel, président du Congrès.

Décrire en quelques lignes un château qui est l'un des plus importants de la Belgique, dont les collections sont considérables et dont le parc avec ses bassins d'un demi kilomètre de long lui a fait souvent donner le nom de Versailles de la Belgique est, on le comprendra, une tâche au-dessus de nos forces.

Reconstruit au XVIII^e siècle sur les bases d'un manoir féodal du XII^e, Belœil offre un quadrilatère carré, flanqué de grosses tours, bâti au bout d'une avenue d'arbres séculaires et précédé de deux longs bâtiments servant de communs.

Après avoir traversé, au milieu d'une haie de valets de pied en grande livrée, un immense vestibule décoré des bustes de Voltaire, de Rousseau et d'autres littérateurs célèbres, on entre dans une vaste salle à manger boisée

dans les panneaux de laquelle ont été placés les portraits des souverains avec lesquels le prince de Ligne s'est trouvé en relations pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Frédéric le Grand, Catherine de Russie. Louis XVI et Marie-Antoinette, le prince Charles de Lorraine, tels sont les figures bien connues que l'on y reconnaît tout d'abord.

Dans une tour d'angle est la chapelle de style Louis XV, dont les ornements de l'autel sont en vermeil garni de corail. Les coraux abondent du reste dans l'ornementation d'un certain nombre de meubles exécutés dans l'Italie méridionale et qui rappellent que l'un des princes de Ligne fut, au commencement du siècle dernier, vice-roi de Sicile.

On parcourt une suite de salons de style Louis XV, décorés de portraits historiques et où des meubles et des vitrines renferment de précieux objets, tels que la chaîne de l'archiduc Albert, l'épée de Rubens, la cuiller de Luther, des pièces d'orfèvrerie et des émaux ; un salon chinois réunit des porcelaines de la plus grande rareté parmi lesquelles on ne manque pas de vous faire remarquer un chat de couleur violette, pièce exceptionnelle.

Dans un petit salon, l'œil s'arrête avec émotion devant un buste de marbre blanc au port imposant, mais dont la figure mutilée à coups de hache et de marteau ne laisse plus distinguer les traits, c'est celui de Marie-Antoinette qui se trouvait aux Tuileries et y fut brisé au moment du sac du palais.

En haut, les appartements du prince, et sur un vaste palier nommé *le Théâtre*, des services de porcelaine, des tableaux et des armures, dont l'une tient l'épée qui servit, dit-on, à décapiter le comte d'Egmont.

Partout des portraits, des tableaux, et notamment une belle série de batailles.

Mais, il nous faut quitter le château pour parcourir les jardins, dessinés en 1711 par Le Nôtre.

C'est là que revit surtout le souvenir du feld-maréchal prince de Ligne, tour à tour écrivain, diplomate et soldat, le favori des souverains et l'ami des hommes de lettres les plus célèbres de son temps.

« Quand le prince de Ligne s'échappe de Bruxelles, écrivait Peetermans, dans *Un écrivain grand seigneur au XVIII^e siècle*, il vient habiter Belœil, cette résidence pleine d'une grandeur qu'elle doit à l'âme fière du maréchal. Tout ce qu'il y avait là d'agréable et de joli était son œuvre ; mais tout ce qui était grand, ce qui était digne, noble et majestueux appartenait à son père. Belœil se composait d'une suite de forêts, de jardins, de parcs, de maisons de campagne et de chasse. Il faut lire la description qu'il en a donnée, pour se peindre ces beaux lieux, à de certains jours, tout en fête, peuplés des habitants du village en costumes de bergers et de bergères, du milieu desquels se détachent de brillants officiers, de jolies dames attirées de Bruxelles ou de Paris, entourant l'hôte royal qui est l'heureuse occasion de toutes ces magnificences. Il y invite tour à tour le roi de Suède, le duc d'Orléans, le prince Henri de Prusse, le frère du roi de France. Lors de ces réceptions, rien ne coûte assez, surtout quand le jeune comte d'Artois visite Belœil en 1782. Des flots de lumière s'élèvent en gerbes éblouissantes entre les arbres et sous les charmilles pour éclairer des fêtes de nuit, où chaque invité devient acteur et contribue à l'effet du tableau. »

Belœil tout à la fois magnifique et champêtre

Tel est en un vers l'impression que résumait Delille.

On me pardonnera de ne pas parler des carrières du bassin de l'Escaut, des fours à chaux et à ciment et de la Pierre Brunehaut, puisque je n'ai pas pris part à cette seconde excursion. Je ne décrirai pas davantage la ré-

ception à l'Hôtel de Ville et à l'Evêché, le banquet de plus de cent couverts, fort bien ordonné, qui a eu lieu dans l'Hôtel des Volontaires-Pompiers et où les toasts se sont succédés, nombreux comme les vins qui nous étaient servis. En revanche, je tiens à rappeler la fête donnée sur la grand'Place, avec embrasement du vieux beffroi, aux sons du joyeux carillon.

Mais quatre jours sont vite passés, surtout lorsque comme nous on a reçu l'hospitalité chez d'excellents amis et on se quitte en se donnant rendez-vous en 1896 à Gand.

La route directe pour rentrer à Compiègne devait me mener à travers les bassins houilliers du nord de la France, j'ai préféré le chemin des écoliers et je suis allé à Bruxelles où l'on trouve toujours des attractions variées : un nouveau Van Dyck, au Musée, une exposition d'enseignes, nous montrant à côté d'une série d'anciens types recueillis dans les différentes villes de Belgique, les derniers modèles grâce auxquels les ferronniers tentent de donner un attrait de plus aux maisons des boulevards et de la Montagne de la Cour, qui commencent à recevoir des décorations polychromes comme celles d'Augsbourg et de Munich et dont les balcons se fleurissent dans l'espoir de gagner quelques-uns des prix des concours institués à cet effet plusieurs fois par an.

A VENISE à Bruxelles, on se promène dans de vraies gondoles sur des canaux en écoutant la musique des bersaglieri et les aubades des chanteurs populaires ; mais ce n'est pas jour de fête, les masques, les dominos et les hautes garnies de dentelles sont restés accrochés dans les magasins des costumiers et il faut attendre un soir meilleur pour se croire au temps du célèbre carnaval. Nous nous consolons en allant à la kermesse, près de la gare du Midi, voir tourner de gigantesques

carrousels et humer l'odeur des beignets à la graisse. Quatre heures plus tard, nous sommes de retour à Compiègne, cherchant à mettre quelque ordre dans nos souvenirs, en attendant une occasion pour aller au cœur de la Hollande voir « le Vieil Amsterdam. »

Comte DE MABSY.